

LETTRE A M. BLANC-GILLY,

Administrateur du Département des Bouches-du Rhône ;

EN RÉPONSE

A son ADRESSE *à MM. les Maire & Officiers-Municipaux de Marseille, portant plainte & dénonciation* d'un Libelle diffâmatoire, *intitulé:* la Contre-Révolution Éventée, &c.

La diftinction des pouvoirs a-t-elle été violée ? Le Corps Municipal a-t-il requis fans être obéi ? Le Corps fubordonné veut-il foumettre celui dont il doit recevoir des lois ? Accufez, nommez le coupable, quel qu'il foit je ferai fon dénonciateur, je fuis déja fon ennemi.

Lettre de M. Mirabeau l'Ainé, à M. les Maire & Officiers-Municipaux.

Je viens de lire, Monfieur, votre Adreffe & Dénonciation de *la Contre-Révolution Éventée.* Eft-ce dans l'encrier de la fraternité que vous plongez votre plume, & le patriotifme feroit-il fur vous le même effet, que la dévotion fur les ames dévotes ? Je ne connois ni M. Sarrazin, ni M. Lieutaud, ni vous-même ; je ne fuis ni leur ami, ni votre ennemi ; je ne fuis pas le fuppôt du *méprifable André*, ni même de connivence avec Mallet de Pan, que vous méprifez beaucoup, qui vous rend fans doute la pareille ; je ne fuis rien, pas même incorporé dans la Garde-Nationale ;

mais bon patriote toutefois, & fur-tout patriote plus pacifique que vous.

Comment, ai je dit, M. Blanc, homme public, membre du Département, peut-il fe permettre de dénoncer au peuple lui-même fon Général, celui dont il a fait choix pour le placer à fa tête ? Pourquoi lui enlever la confiance qu'il s'étoit acquife, qu'il avoit fi juftement méritée ? Que deviendra l'armée, fi on infpire aux Volontaires du mépris pour leur Chef; fi on leur dit, que ce même Chef, autrefois le gardien, le défenfeur de leur liberté, eft devenu aujourd'hui un fuppôt de l'ariftocratie, de connivence & payé par les ariftocrates du Royaume. Vous ne dites pas cela bien clairement; mais vous faites tous vos efforts pour nous le faire croire : & telle eft l'idée qu'on fe formeroit du Général après avoir lu vos écrits.

Vous vous appefantiffez dans les premieres pages de votre Adreffe, fur les difcours qui peuvent avoir été tenus fur la Municipalité : loin d'en affoiblir les expreffions, vous vous plaifez à les rendre dans toute leur force ! Vous rendez le tableau plus piquant par un amas de propos groffiers; vous parlez des *calomnies atroces* qu'on n'a ceffé de vomir contre la Municipalité, *des infultes qu'on lui a faites, des attentats commis contre fon autorité, des menaces & des violences publiques qui les ont fuivies !* Eh ! qui ignore que l'homme public eft en butte aux traits de la calomnie ? Quel eft l'homme que l'envie n'ait pas mordu ? Qui plus que les bons patriotes en ont reffenti les effets ? Que n'a-t-on pas écrit contre les Bailli, les Mirabeau, ainé ? &c. &c. &c. Plaignez-vous vous-même de vos propres maux. N'entrez pas en lice, pour être le foutien, le défenfeur de la Municipalité. Vous nous feriez croire que vous ne voulez aigrir les efprits des autres, que parce que vous l'êtes beaucoup vous-même; que vous ne défendez vos anciens Collegues, que pour les rendre eux-mêmes vos défenfeurs, & les lier à votre propre caufe. La meilleure maniere de répondre aux cris des méchans, c'eft de faire le bien : c'eft la feule vengeance que doivent fe permettre des hommes publics; & c'eft celle que fe permettra la Municipalité.

Dès la feconde page, la haine que vous portez au Général fe déclare; & dans toute votre Adreffe, elle

perce malgré vous-même. Vous le faites endormir *lorsqu'on calomnie les gens de bien, lorsqu'on émeute des vagabons pour commettre des assassinats publics.* Voudriez-vous bien me dire ce que vous entendez *par assassinats publics* ? je n'en connois qu'un dans Marseille : Lieutaud n'étoit pas Général ; mais un *traitre* fut immolé, & *sa mort fut marquée par la destinée de ce jour.*

Vous envenimez les écrits du Commandant. Vous dites que, d'un côté, il prêche l'alarme ; de l'autre, qu'il rassure les Citoyens. Vous proposez ce problême, que votre sagacité & vos yeux de linx ont déjà résout.

Vous faites un tableau de ce qui se passe loin de nous ; oiseau de mauvaise augure, vous voulez nous prédire les mêmes complots, les mêmes malheurs. Vous renouvellez sans cesse la trop malheureuse journée de la Tourrette ; journée qui a été le désespoir de tous les bons Citoyens. Vous renouvellez la procédure prévôtale, dont vous avez été une des victimes, la moins à plaindre sans doute, puisque vous en avez le moins souffert. Cependant la plaie saigne toujours à votre cœur ; vous voulez vous venger à quelque prix que ce soit, sans observer que la vengeance est la passion des petites ames ; qu'il est glorieux de souffrir pour la liberté, & grand d'immoler ses sacrifices, ses souffrances au bien, à la paix de sa Patrie : ainsi, pour dénoncer un écrit qui vous a blessé, vous renouvellez ce qui est la source de nos haines, de nos dissentions & de nos maux.

Après avoir rappellé encore aux Officiers-Municipaux, à notre Maire que nous chérissons, que nous respectons, les calomnies, les propos des gens méprisables, vous tombez sur M. d'André. Vous ajoutez encore à ce tas d'injures, qui faisoit tout l'ornement de votre dénonciation à l'Assemblée Nationnale, dénonciation que M. d'André a méprisé, que l'Assemblée a regardée comme l'ouvrage d'un forcené, dont la lecture a dégouté le Citoyen honnête ; car des injures grossieres ne sont pas des raisons. Vous dites que M. d'André a quitté lâchement son poste, lorsqu'il est venu à Marseille ; ainsi vous faites passer pour lâche celui qui, du consentement avec le congé de la Nation, a quitté l'assemblée, pour accepter la place momentanée de Commissaire du Roi. Pourquoi aggraver les torts réels de M. d'André par la supposition de ceux qu'il n'a pas ?

Ici vous vous montrez à découvert : la paſſion vous égare. Et parce que M. d'André dit qu'une Délibération priſe dans la Commune fut approuvée de tous, hors M. Lieutaud, vous répétez des propos que M. d'André n'a pas tenu ; vous lui prêtez des expreſſions dont il ne s'eſt pas ſervi, des ſentimens qu'il n'a pas eu ; vous faites une répétition faſtidieuſe, mais méchante, de ces termes : *à l'exception de M. Jean-François Lieutaud.* Ainſi vous ſemblez porter de haine à M. Lieutaud ; vous le voulez rendre mépriſable aux yeux de ſes Concitoyens, ſous la ſuppoſition que M. Lieutaud a conſervé l'eſtime de M. d'André, & parce que M. d'André annonce que dans une Délibération M. Lieutaud avoit été d'un avis contraire.

Ne pouvant nier que M. Lieutaud n'ait accepté la place de Commandant, qu'à la ſollicitation des Officiers-Municipaux, vous faites obſerver que ceux qui l'en ont preſſé, *ont donné naguere leur démiſſion* ; réflexion pleine de malignité, qui verſe le poiſon de la calomnie ſur deux perſonnes reſpectables. Ainſi, ſans oſer vous montrer à découvert, vous frappez d'anathême deux honnêtes Citoyens, en les aſſimilant à Lieutaud, à qui vous ſuppoſés des ſentimens, une conduite & des vues criminelles.

Vous nous rappellez une *rixe* du Maire & du Commandant ; un refus que fit ce dernier d'une garde d'honneur à la Municipalité : vous rappellez des faits incertains que chacun débite à ſa maniere, ſur leſquels vous auriez dû fixer l'opinion publique, en les racontant tels qu'ils ſe ſont paſſés, afin de donner à M. Lieutaud la facilité de ſe diſculper ou de s'excuſer auprès du public, que vous prenez pour juge aujourd'hui entre lui & la Municipalité. Mais vous voulez aigrir les eſprits ! & vous attendez deux mois pour dénoncer au peuple une injure faite au Maire, dont, ſans doute, la dignité doit être vengée, ſi toute fois elle a été ou mépriſée ou outragée. Vous vous faites ſeul le défenſeur de notre Maire, qui n'a pas demandé vengeance, & dont la défence eſt dans le cœur de tous les Citoyens.

Vous revenez aux écrits de M. Lieutaud, ici pour prouver apparemment que M. Lieutaud n'eſt devenu homme de lettres que par transformation, tandis que vous l'êtes en réalité. Pour faire juger de la différence qu'il y a d'un *transformé*, à vous qui ne l'êtes pas.

Vous vous mettez à faire de l'efprit ; vous parlez de *Zéphir*, de *l'Aurore* & des *Colporteurs femillans* : mais *l'Aurore* & le *Soleil* ne peuvent-ils donc éclairer que vos feules productions ? N'avez-vous pas auffi vos Colporteurs, comme vous avez vos *Panégeriftes* ? Avouez qu'après avoir fait cette belle, cette charmante phrafe, vous vous êtes admiré *dans votre miroir fidele*, où vous avez vu *votre beauté* avec *toutes fes grâces* ? Étonné, fans doute, de vous-même, vous avez chanté *victoire*. Lieutaud eft vaincu, avez-vous dit : car, *j'ai fait de l'efprit.*

Ici, je voudrois rapprocher vos écrits des fiens. Dans les vôtres, vous y verriez beaucoup d'injures, les allarmes d'un Citoyen qui craint d'avoir la paix, qui, par ces cris, veut en éloigner les approches. Dans ceux de Lieutaud, vous y verrez des exhortations à la paix, à l'union, au rétabliffement de l'ordre : vous y verrez Lieutaud fe défendant ; mais fans aigreur, fans injures, en homme qui ne craint pas le grand jour, qui explique fes actions, fes motifs. Qu'un Citoyen fe leve, dit-il, qu'il m'accufe ; je fuis prêt à paroître devant mes juges : tel eft le langage de l'homme public. Et vous, M. Blanc, qui êtes fort pour les dénonciations, qui êtes inftruit de bonne main des complots, qui connoiffez le crime, & fans doute les criminels, vous ne devriez pas charger des Colporteurs *femillans* ou non, de porter *au lever de l'aurore* vos dénonciations au Public, qui ne juge jamais que d'après fes paffions : vous ne devriez pas vous tuer à répandre la *rofée de vos fraîches productions* ; mais vous devez & je vous fomme, en qualité de Citoyen, & fans crainte d'être démenti par M. Lieutaud, je vous fomme, dis-je, de dénoncer au Département, à l'Affemblée Nationale, les *excès*, les *propos facrileges*, dont vous ne croyez pas, ditez-vous, que Lieutaud foit coupable ; mais dont il faut cependant que quelqu'un le foit. Dénoncez fes écrits, fes proclamations *ufurpées* ; comment, pourquoi avec la *fublime intention de nous protéger*, *la ville eft en défolation à fon fujet !* Dénoncez le fieur Lieutaud, *s'arrogeant le pouvoir Civil*, *déclarant une guerre injufte au Corps-Municipal !* Dénoncez cette *rixe* que vous appellez fcandaleufe, *le refus de la garde d'honneur à la Municipalité ! Dénoncez enfin cette cataf-*

trophe terrible du 17 Août, *cet horrible attentat !* Puiſque vous répétez tant de diſcours qui ſe ſont tenus, que vous avez ſans doute entendus lors de cette *terrible* affaire, vous devez en connoître les auteurs. Vous qui faites l'énumération de tant de têtes proſcrites, vous connoiſſez, ſans doute, le moteur, l'auteur de cette cruelle proſcription. Levez-vous ! que le Département entende votre voix ! Nommez tout le monde ſans diſtinction ; alors vous remplirez les fonctions, les devoirs d'un homme public. Les coupables feront connus : vous les chaſſerez du ſein de la Ville ; & Marſeille heureuſe, libre, paiſible, purgée des *Brigands* & des *Vauriens*, bénira votre mémoire.

Remarquez comme vos yeux ont une maniere ſingu-liere de voir, comme vos expreſſions s'adaptent natu-rellement au ſujet ! Quel feroit l'étonnement de celui qui, loin de Marſeille, lors du meurtre de M. de Beauſſet & de la journée du 17 Août, liroit aujourd'hui votre pamphlet, & entendroit demain faire un récit fidele de ces deux époques ! Dans l'une, vous nous annoncez une *cataſtrophe terrible annoncée pluſieurs jours d'avance*, *un horrible attentat*. A quoi ſe réduit cela ? à quelques propos coupables ſans doute, mais tenus par des gens *ſans aveu* ; à une émeute ſans doute criminelle, mais preſqu'auſſitôt diſſipée que formée. Dans l'autre, vous nous repréſentez avec une ſimplicité, un naturel admi-rable, la mort *inattendue* d'un *traître*, occaſionnée *par l'indignation des peuples*, écrite dans le livre de la deſti-née ; & cependant quelle journée plus affreuſe. . . . Vous me permettrez de ne point vous en retracer l'image ; elle doit ſans doute être bien préſente à votre mémoire.

Enfin, vous venez à votre fameux écrit, à *ce miroir fidele, où les perſonnes laides ſe voyoient avec toute leur laideur*, & *la beauté avec ſes grâces*. Avouez que ſi perſonne ne vous loue, vous vous ſuffiſez bien à vous-même. Avouez encore que votre péché favori eſt bien celui de la vanité. Sarrazin auroit été charmant, ſe feroit vu dans *votre miroir avec une infinité de grâces*, s'il avoit eu le bonheur de connoître & le prix & la beauté de votre Adreſſe ; mais il a oſé ternir la pureté de cet écrit, & vous vous déchaîné contre lui. Vous nous apprenez qu'il étoit autrefois *journaliſte*, *peintre*, *architecte &*

ancien guerrier; attention délicate, dont nous vous remerciions, comme de celle que vous avez de nous apprendre l'ancienne demeure de M. Lieutaud. Vous nous faites regarder M. Sarrazin comme un homme réduit à l'aumône, qui trahit sa Patrie pour s'empêcher de mourir de faim. A de pareilles infâmies, que puis-je répondre? Dieu me délivre de votre plume trempée dans le fiel de la calomnie. Que peut répondre M. Sarrazin? rien. Il peut seulement vous prouver qu'un homme réduit à l'aumône & mourant de faim, peut encore mesurer le dos d'un lâche diffâmateur. ——— Je n'ai ni le tems, ni la volonté de vous suivre jusqu'à la fin. Ma plume peu accoutumée à lutter contre un écrivain de votre trempe, a fait un effort dont elle est fatiguée. Je vous laisse aux prises avec M. Sarrazin, dont vous voulez relever le *galimatias* de ses raisonnemens, *l'extravagance & le fanatisme de ses éloges.*

Croyez-m'en, M. Blanc, n'attaquez personne, personne ne vous attaquera. Si vous êtes dévoré de l'amour du bien public, allez au Département, faites-y valoir vos talens, votre patriotisme; mais quant à vos Écrits, à vos Adresses, à vos dénonciations publiques, *pour Dieu*, M. Blanc-Gilly, profitez du conseil que vous donnez à M. Lieutaud, *laissez-nous tranquilles.*

BLAIN.

A MARSEILLE,

Chez F. BREBION, Imprimeur du Roi & de la Ville.